LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
22, rue de la Barre
PARIS-XVIII'

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 63 | DIX CENTIMES | JEUDI 21 JUIN 1906

Une année de travail

— Ah! te voilà donc! Tu te décides! Que nous portes-tu? La critique de *L'absurdité de la propriété* de notre ami Paraf?

— Pas encore... c'est un trop gros morceau à digérer.

— C'est au moins *l'Etat, son rôle historique*, de Kropotkine, que tu as lu cette semaine?

— C'est vrai, je l'ai annoté, mais je n'ai pas fini mon travail.

— Camarade Bibliophile, tu ne me paraîs pas sérieux. Tes critiques nous arrivent après la bataille. De quel vieux rossignol de librairie veux tu nous parler que je n'en aie point mémoire.

— Camarade Anna, il y a quelque raison dans tes reproches. Nous ne vivons pas sur la même butte, cela explique bien des retards. Et puis il est une autre raison que je vais te dire. J'en ai gros sur le cœur. Tu places mes critiques en trois et quatrième pages régulièrement.

— Imbécile! Est-ce que le journal *l'anarchie* a une quatrième page? N'y vois-tu pas, d'un bout à l'autre, les meilleures idées s'esquisser? Avons-nous la plaie de la page-annonces ou de la page faits-divers?

— Ah! pour cela non. Je ne veux pas dire cela!

— Mais tu le dis!

— Ah! les mots, les mots... Ecoute un peu... je tiendrais pour cette fois à ce que ma critique passe comme article de tête, article de fonds!

— Mais c'est absurde, ridicule. Quelle idée te prend-il?

— Une idée que je crois bonne. Est-ce entendu?

— Tu es un gas de quelque esprit! Tu as dû nous préparer quelque chose de bon! Faisons à ton caprice. Passe-moi le morceau.

UNE ANNÉE DE TRAVAIL

Le livre qui s'étale devant moi tient tout le bureau et je dois écrire sur mes genoux. Son format et sa couverture noire et verte lui donnent un peu l'air d'un registre.

C'est le registre de *l'anarchie*.

C'est la première année de *l'anarchie*, journal hebdomadaire. Oui... Cinquante deux numéros sont là, reliés, devant moi Je les feuillette avec joie. Chaque page a demandé à une pléiade de camarades un peu de leur cerveau, un peu de leur corps.

Lorsque, dans le local de la rue Muller, nous commençames le travail, nous sentimes autour de nous le rire de la moquerie et de la dérision.

Libertad disait :«Nous n'avons pas d'argent. Peuh! qu'est-ce que cela? Nous réussirons parce que nous avons de la camaraderie. Nous sommes le petit nombre... Qu'importe? nous réussirons parce que nous sommes des individus.»

Je me rappelle la fièvre avec laquelle nous reçumes les premières feuilles. Léonard de Blasiis dirigeait de son expérience le travail typographique; son frère, cordonnier, s'exerçait à aligner des caractères. Anna Mahé corrigeait. Henriette Roussel pliait des journaux avec Libertad. Armandine Mahé réservée aux plus noires besognes, songeait déjà au doit et à... l'avoir.

Et quand venait le soir, le local s'emplissait de bruit et de fièvre. C'était Léon Israël, André Lorulot, Pilz, Rollet, Kesteman et d'autres et d'autres qui arrivaient chercher les feuilles pour les crier dans la rue, car les leaders de *l'anarchie* sont successivement typographes, brocheurs, camelots. Comme c'est vivant .. La matière circule dans tous les sens, de la façon la plus subtile et la plus intelligente.

Mais je m'égare, j'oublie mon rôle de bibliographe.

L'anarchie a-t-elle tenu ce qu'elle avait promis lors de son appel et ce qu'elle avait déclaré dès le premier numéro? Oui si dur soit le chemin pris, elle l'a suivi.

« Cette feuille devra être le point de contact entre ceux qui, à travers le monde vivent en anarchistes, sous la seule autorité de l'expérience et du libre examen. »

Cotoyant les syndicalistes, les coopératistes, les collectivistes, les anti-militaristes ou les anti-cléricaux, nous sommes restés anarchistes.

Sous le vague prétexte de parler à la masse, nous n'avons pas voulu diminuer l'intransigeance de nos théories; pour parler à la foule nous n'avons pas voulu cesser de parler à l'individu.

Nous avions raison. Nous ne ne sommes pas allés à la foule révolutionnaire, elle est venue à nous. Nous n'avons pas masqué notêe pensée anarchiste et ce sont les «socialisants» qui se l'ont assimilée.

Mais je suis Bibliophile et je dois feuilleter apprécier toute l'œuvre.

Que de batailles? que de séries de discussions. C'est d'abord L. A. Borieux avec sa série *sur la journée de huit heures*, laquelle servit de bases à bieu des canseries, et Anna Mahé reprenait sa rubrique « l'hijiène du cerveau » en orthographe simplifiée, presque officielle maintenant. Et viennent ensuite les causeries de Mauricius sur «la psychologie du sentiment, sur la faillite de l'amour, sur le Préjugé monogamique » et les « Entretiens » de Lorulot où sont envisagés de façon originale presque tous les problèmes anarchistes.

Citerai-je *Les lettres* à *Djéziré Hanoum*, de Lamirdank Nesias, les séries *Socialisme et patriotisme*, de Dikran Elmassian, *Idéal moral et individualisme*, de A. Manoury, *les problèmes de la vie*, de Mauricius, tant de sujets qui sollicitèrent l'attention des camarades et firent l'objet de discussions passionnantes.

Rappellerai-je les études sur *l'art et la beauté* où se trouvent et retrouvent Léon Israël, Dikran Elmassian, Jean Marestan, Charles Mochet, Lorulot et Mauricius.

Pourquoi ne parlerai-je pas aussi des articles de tête toujours vivants d'actualité, donnant la note anarchiste sur tous les événements, sur tous les courants d'opinions. Le « Tourbillon de la Mort », « Numéro treize », « Vindicte sociale », de Libertad, les « Nécrophages », le « Feu dans la Mine », de Léon Israël, « Prostitution », le « Régicide » d'Anna Mahé, « l'Absurdité des soi-disant libres Penseurs de Paraf-Javal se relisent toujours avec utilité et plaisir.

Mais ce que je ne peux oublier de citer ce sont les rubriques nouvelles : les Croquignoles et Chiquenaudes, de Candide, les Revues des journaux et des réunions du Liseur et du Baladeur. C'est la critique des articles parus dans notre feuille même, sous le titre « Notre Correspondance ». Ce travail de critique ne s'était jamais fait en dehors de tout parti pris et de tout esprit de chapelle.

Cette partie du journal a été réussie et n'en a pas été une des moindres causes de son succès.

Et pour terminer, parlons maintenant des Feuilletons qui permettent de donner à côté de la vie courante de la propagande, quelques études de fonds. Je ne ferai que les citer : *l'Humanité* (10) de Paraf-Javal, *la Méthode biologique* (8) de Le Dantec, *Chaleur et Lumière* (9), de L Pastouriaux, *le Langage d'action* (6) de Magaud d'Aubusson, *Les Syndicats du Capital et du Travail* (6), de Claude Anet, *les Rayons N et la Magie* (3), de Jules Régnault et la *Composition littéraire* de Dikran Elmassian.

Tout cela, c'était beaucoup, mais pourrions nous oublier Péronnet, finement humoristique, Matar, Qui cé, Rédan, méchamment agressifs, Cassius, Vulgus, toujours documentés, tant d'autres si divers : H. Roussel, A. Picot, C. Tiercin, Pilz, M. Dellier, C. Lapeyre, et ceux que j'oublie.

Toujours pratique, Armandine Mahé a fait relier cinquante collections qui seront vendues au bénéfice du journal, cinquante, pas une de plus. Elles seront vendues 7 fr. 50 à Paris, 8 fr. franco en province; qu'on se dépêche.

Je n'ai pas parlé de moi, je suis ordinairement le plus paresseux, mais je me rattrape aujourd'hui. Je crois que j'aurai fait beaucoup si je donne l'idée de lire cette merveilleuse collection et je signe orgueilleusement

LE BIBLIOPHILE.

Elle est jolie, ton idée. Tu nous fais complimenter nous même.s

— La critique est la critique. Dois-je donner mon opinion sur les publications récentes? Je la donne.

— Mais jamais on ne met une critique bibliographique en première page.

— Et celle de la brochure de Nettlau,

— Enfin. Tu as bien fait, nous n'avions pas songé à parler de notre « anniversaire ». Mais ne crois pas que ton travail d'aujourd'hui remplace celui de demain. Tu es déjà en retard. Voilà encore une nouvelle brochure : *A bas les morts*, de E. Girault... C'est trois ou quatre critiques que tu as à communiquer aux camarades.

— Il y en a une que je fais de suite, c'est la critique de tes exigences.

— Anna, cinq abonnés de plus.

— Chic, il va falloir augmenter le tirage.

— Et après mon article, doubler les collections. (*Choses vécues*)

Chiquenaudes

ET

Croquignoles

Le ministre s'amuse.

Clemenceau se paie le chic de visiter les prisons en tant que ministre. Il fait cela, comme sa réputation le lui impose, le plus simplement possible.

Comme il n'avait pas prévenu, il n'a trouvé aucune des autorités directrices. Les choses n'en allaient évidemment pas plus mal. Il put se convaincre que la disparition de cette race — lui compris — ne porterait pas beaucoup de perturbations.

Et comme, devant ces absences, il demandait, facétieux :

— Et les prisonnières, est-ce qu'elles sont allées se promener, elles?

L'agent comptable de service lui répondit :

— Non, monsieur, elles sont là.

Il viendra peut-être un moment où elles seront dehors et où Clemenceau pourrait bien être... à la lanterne.

—o—

Les députés s'amusent.

Oui, ils s'amusent aussi, en attendant.

Baudry d'Asson et Ceccaldi, de droite et de gauche faisaient les clowns.

Un, M. Boucart, tenait le rôle sérieux.

Très parlementairement, le Ceccaldi a menacé le Boucard de le boucher à l'émeri.

Il y a eu comédie jusqu'au bout et échange de témoins.

Ça c'est arrangé... Quel dommage!

CANDIDE.

SUR LA

QUESTION DU VOTE

Nous avions pensé clore notre rubrique : La Question du Vote, *nous la rouvrons en ce numéro-ci pour deux raisons. La première c'est que notre camarade Floréal avait envoyé son article avant d'avoir eu connaissance de notre note. La seconde c'est que nous ne pouvons refuser la parole à Sébastien Faure sur une controverse qu'il a suscitée. Voilà donc les deux articles et c'est bien fini.*

Réponse de Charles Floréal.

Les anarchistes doivent-ils se mêler à la lutte électorale et y apporter leur note personnelle, leur conception particulière? Telle est la question qui se pose par la lettre de Sébastien Faure.

Notre camarade répond non et il donne à l'appui de sa thèse quatre raisons principales que nous allons examiner.

Il n'y a rien à faire, nous dit-il d'abord, auprès de l'électeur. Son siège est fait, sa détermination prise; la plus substancielle démonstration, le discours le plus décisif ne le convaincraient pas.

Je crois que cela n'est pas vrai pour la plupart des électeurs. L'exposé d'un programme, l'habileté oratoire d'un candidat sont parfaitement capables de les influencer; de même l'exposé de notre conception anti-électorale les amène à réfléchir. Tel est probablement l'avis des candidats, sans cela leurs campagnes électorales n'auraient pas de raison d'être, puisque frappées d'avance de stérilité.

La période électorale est une période de folie que subit la foule, ajoute Sébastien Faure. Allez donc parler à des insensés le langage de la raison?

Comment cette affirmation peut-elle se trouver sous la plume d'un camarade aussi bien placé pour connaître la psychologie des foules? Son argument est spécieux et ne résiste pas à l'examen.

Il y a dans la masse des électeurs beaucoup de gens qui, sincèrement croient à l'efficacité du suffrage universel, dont l'avis est réfléchi, raisonné, dont l'opinion se fait aussi par la discussion et sans emballement. Leur défaut est de partir d'un point de vue erroné, ce qui rend leur conception fausse; mais leur état d'âme ne décèle aucune crise de folie. La masse ouvrière qui est dans les élections la plus tumultueuse, la plus bruyante est aussi capable de raisonner et l'exposition de nos idées la porte toujours à réfléchir. J'ai remarqué même que les électeurs discutent volontiers avec nous et c'est peut-être un des moments de leur vie où ils font le plus grand effort intellectuel.

Je trouve encore plus inacceptable la surenchère de Roussel affirmant que les électeurs ne sont pas seulement des imbéciles pendant la période électorale, mais qu'ils le sont encore pendant toute leur vie.

Nous ne pouvons traiter de fous ni d'imbéciles des gens parce qu'ils n'ont pas les mêmes idées que nous. Il faudrait alors admettre que jusqu'au premier anarchiste, prenons Proudhon, par exemple, les générations qui se sont succédées n'étaient composées que d'imbéciles et je me demande comment de ces générations d'imbéciles il a pu naître des individus intelligents. D'ailleurs cette affirmation met en très mauvaise posture bon nombre de camarades qui furent de sincères républicains, des socialistes convaincus et qui votaient, croyant fermement à l'efficacité de leur bulletin de vote. Cela ne les a pas empêchés de venir à nous.

La propagande abstentionniste fait le jeu des partis qui sont le plus en retard, favorise les candidatures réactionnaires, poursuit Sébastien Faure. Cet argument nous étant posé très souvent, nous allons l'examiner très attentivement.

Nous avons toujours dit que les réformes ne sont pas déterminées par la majorité plus ou moins républicaine du Parlement, mais par la pression exercée par le peuple et par les courants d'opinions qui se font sentir aux époques de recherche et de libre examen. Ce qui fait que la somme de progrès et de bien être matériel correspondant aux diverses époques historiques ont été et sont déterminées par le développement plus ou moins grand de l'esprit révolutionnaire des masses et de leur esprit de révolte.

Et pour ce qui est des fameuses « libertés acquises » — non pas accordées par un groupe d'étiquette libérale, mais bien *prises* les armes à la main par une série d'emeutes et de révolutions qui se sont succédées dans le siècle dernier — les gouvernements n'en tolèrent la jouissance que parce que nous sommes prêts à les défendre chaque jour contre toute agression. Encore n'hésitent-ils pas malgré cela à les violer lorsque les intérêts capitalistes, dont ils sont l'expression politique se trouvent en danger.

Et ce n'est pas un changement de régime, une chambre « réactionnaire » qui pourraient nous enlever l'exercice de ces libertés. Les libertés, les améliorations ne s'obtiennent pas grâce aux gouvernements ; elles s'obtiennent malgré eux et contre eux. C'est pour cela qu'il n'y a pas de partis politiques plus ou moins avancés, mais seulement des partis qui, arrivés au pouvoir, ont pour mission sociale le maintien des privilèges, la conservation des inégalités existantes et la défense des intérêts bourgeois. Le parlementarisme n'est pas un facteur de progrès ; c'est un organe de conservation, de stagnation destiné à empêcher tout changement économique, intellectuel et social.

La période électorale ne dure que deux mois tous les quatre ans, conclut Sébastien Faure Il nous reste quarante-six mois pour propagander.

Certes, nous savons que pendant les quarante six mois de législature nous pouvons nous faire entendre, exposer nos théories, par la conférence, par le journal, par la brochure, les groupes d'études sociales. Mais, dans les conférences, l'auditoire est presque composé de convaincus, de sympathiques, augmentés de quelques curieux ; de même il nous est très difficile de faire lire nos journaux et nos brochures en dehors de notre cercle d'auditeurs ; quant aux groupes d'études sociales, aux causeries populaires, nous savons qu'ils ne sont guère fréquentés que par les camarades et les personnes sympathiques à nos idées. Ce qui fait qu'en temps ordinaire notre propagande est forcément limitée et ne peut s'adresser qu'à un nombre restreint d'individus.

Il n'en est pas de même en période électorale. La presque unanimité des individus fréquentent les réunions, tous lisent les affiches apposées sur les murs, surtout les nôtres qui attirent beaucoup l'attention par leur aspect discordant. Nous avons donc la faculté, à ce moment-là, de parler, de faire connaître nos idées à la totalité des gens et cela presque gratuitement, les réunions étant provoquées par les comités électoraux, ou par nous-mêmes (dans les préaux d'école), et nos affiches étant exonérées du timbre en posant une candidature pour la forme.

Cette facilité dans la propagande et les résultats obtenus sont des raisons suffisantes pour justifier notre intervention abstentionniste. Il serait d'ailleurs très difficile de faire taire en nous pendant deux mois cette fièvre de prosélytisme, ce tempérament « d'apôtres » qui appartient à tous les anarchistes.

Mais si je crois nécessaire, inévitable notre immixtion dans la lutte électorale, je pense qu'elle aurait de meilleurs résultats encore si elle était orientée dans un autre sens. A mon avis si notre propagande ne se spécialisait pas trop, si au lieu de ne parler que du côté antiélectoral et antiparlementaire de nos idées nous faisions un exposé raisonné de la doctrine anarchiste, l'impression produite par notre intervention serait beaucoup plus profonde.

Les anarchistes ne veulent rien ! entendons-nous dire. Ou bien : les anarchistes savent bien ce qu'ils ne veulent pas, mais ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Et nous laissons se propager cette grossière erreur ; par notre attitude nous contribuons même à l'ancrer dans les esprits.

Procédons ainsi pendant la période électorale : faisons d'abord la critique de l'organisation sociale, montrons les maux dont souffre l'humanité et l'impuissance du parlementarisme pour les guérir ; et enfin terminons en expliquant la nécessité d'une révolution sociale dont la conséquence devra être l'établissement d'une société communiste libertaire.

Notre critique intéresserait les auditeurs, la partie antiparlementaire, antiréformiste serait acceptée ensuite plus facilement parce que formant la suite logique de cette critique et la conclusion nous épargnerait l'inévitable objection que l'on nous lance en période électorale : « Mais si nous ne votons pas, comment arriverons-nous à une société meilleure ? »

Et, exposées ainsi, nos idées rencontreraient plus de sympathies parce que présentées avec ordre et méthode, dans leur suite logique et naturelle.

C'est pour cela que je conclus en priant les camarades d'étudier mon idée et d'examiner les bienfaits qu'elle rendrait à la propagande par sa mise en pratique :

Moins de propagande abstentionniste et plus de propagande libertaire. Travaillons à faire des prosélytes de l'anarchisme qui deviendront, par suite, des abstentionnistes et, ce qui vaut mieux, des abstentionnistes conscients.

Charles FLORÉAL.

Toulon, le 6 juin 1906.

—o—

Réponse de Sébastien Faure
et d'André Laërolf,

Le camarade S. Faure, dans sa lettre sur la question du vote, dit : « Voilà ce que j'ai écrit, il y a déjà dix ans dans le *libertaire*.

Je ne possède pas la collection complète du *libertaire* ; cependant, dans le numéro 49 (7 — 14 septembre 1889) de l'*attaque* (ancien journal anarchiste), je lis l'article suivant :

L'Activité dans l'Abstention

Il y a abstention et abstention comme il y a fagot et fagot. Il y a abstention passive, inerte, paresseuse, inconsciente. Certes, nous préférons cette abstention à l'activité électorale, comme nous préférons l'indifférence religieuse à la bigoterie.

Mais pratiquer ainsi l'abstention, ce serait, jusqu'à un certain point, mériter les reproches de nos adversaires qui disent : « L'abstention, c'est le silence, le renoncement à la lutte ; c'est l'inertie. »

Le silence ! mais dans toutes les réunions dans lesquelles nous pénétrons de *gré ou de force*, n'allons-nous pas expliquer notre attitude, démasquer les intrigants et dénoncer la comédie électorale ?

Ne nous servons-nous pas d'affiches, de manifestes, de placards légaux ou non ?

Est-ce là le silence ?

S'abstenir, c'est renoncer à la lutte ?

Pardon, à quelle lutte ?

Ce n'est certainement pas de la lutte révolutionnaire qu'il s'agit, puisque le vote, étant tout ce qu'il y a de plus légal, est tout ce qu'il y a de moins révolutionnaire.

Il s'agit donc de la lutte sur le terrain choisi par les gouvernants eux-mêmes ; il ne peut être question que de la lutte électorale.

Eh bien ! oui, nous y renonçons pour des raisons multiples.

Voter, c'est accepter une lutte de laquelle le prolétariat sort inexorablement vaincu, brisé, meurtri, écrasé, anéanti.

S'abstenir, c'est proclamer hautement notre indomptable résolution de maintenir le combat sur le terrain révolutionnaire.

De quel côté est le renoncement ?

L'abstention, c'est l'inertie ?

Comment ! Lorsque nous nous multiplions, lorsque devant chaque menteur se dresse un défenseur de la vérité, lorsqu'aux menées de tout endormeur s'oppose énergiquement un militant qui sonne la diane anarchiste, nous ne faisons rien, nous nous croisons les bras !

Franchement nous méconnaissons la valeur des mots.

S'abstenir, c'est faire le jeu des bourgeois. C'est comme chez Nicolet « de plus en plus fort ».

Ainsi, c'est sur les colonnes du suffrage dit universel que s'appuie tout l'édifice bourgeois : nous cherchons à renverser ces colonnes et à précipiter l'effondrement de l'édifice, et l'on vient dire que nous faisons le jeu des dirigeants ?

C'est de l'aberration ou de la mauvaise foi.

Parler, afficher, démasquer les candidats, manifester, prêcher la révolte, voilà pour un anarchiste en quoi consiste l'action de s'abstenir.

Qu'on lise le manifeste qui couvre la première page de ce journal et qu'on ose ensuite prétendre que l'abstention, c'est le silence, le renoncement, l'inertie !

Sébastien FAURE.

***

Dans le manifeste dont il est question et qui a pour titre : « La Révolution en danger » je lis ceci :

Plus que jamais, soyons énergiques, implacables.

Que chaque candidat trouve devant lui un anarchiste décidé à lui faire rentrer dans la gorge ses flagorneries intéressées !

Que dans toutes les réunions le cri de la révolte se fasse entendre !

Multiplions-nous !

Que les murs de la ville comme les arbres de la campagne, parlent à tous de l'abstention.

Le dégoût que soulève dans notre pensée, la race des gouvernants, la haine que nous inspire la bande de coquins qui nous affame, répandons-les à flots, versons-les à torrents dans la masse des déshérités, nos compagnons de chaînes, nos camarades de misère.

Fougueux amants de la vérité et de l'indépendance, nous avons le devoir bien doux, la mission sublime de communiquer à tous l'amour de la justice et de la liberté.

Compagnons,
L'heure est décisive,

Puisons dans l'ardeur de nos convictions anarchistes et notre haine de l'oppression, le courage de dire à la face de tous ces mendiants de suffrages :

Sus aux tyrans ! Guerre aux gouvernants ! Mort à l'autorité !

Il faut que nos ennemis sachent que nous ne cesserons de crier « Vive la liberté » que s'ils arrachent nos langues ou font sauter nos têtes.

Vive l'humanité libre !
Vive l'anarchie !

(L'attaque)

D'où vient à cette heure, cette contradiction incompréhensible de la part de notre ami S. Faure ?

André LAÉROLF.

C'est donc notre ami Sébastien Faure qui après l'avoir posée tire l'échelle.

L'ÉTEIGNOIR de la RÉVOLTE

— Claire Sauvaget, de l'atelier des jupes, n'est-ce pas ? Tiens, je ne vous croyais pas si jeune. Mademoiselle, je suis fort mécontent de vous.

—...

— Non, il ne s'agit pas de votre travail, bien que vous n'apportiez pas dans votre tâche tout le zèle que je suis en droit d'exiger. Mais ce reproche n'est que secondaire. Ce qui me déplaît souverainement, c'est la propagande à laquelle vous vous livrez dans les ateliers.

—...

— Inutile de nier, je suis certain de ce que j'avance.

—...

— Qui vous a dénoncée ? Mais vos compagnes, tout simplement. Et je vous certifie que je n'ai pas eu besoin de les interroger, encore moins d'employer des ruses policières pour connaître vos déclarations de foi. Elles ont agi spontanément.

—...

— Vous demeurez abasourdie ? Leur rôle vous paraît odieux ? Je vois que vous aviez des illusions sur elles. Et c'est pour ces filles-là que vous risquez de vous faire jeter sur le pavé ?

—...

— Admettons, pour vous plaire, que les mauvaises camarades sont en minorité. Quoi qu'il en soit, vous prêchez ouvertement la révolte, vous poussez vos collègues à se joindre au Syndicat, à se grouper pour réclamer les réformes banales dont tous les patrons ont les oreilles rompues : élévation des salaires, correspondant naturellement à une diminution des heures de présence ; suppression absolue des veillées ; réglementation des chômages ; organisation des caisses de retraites, des secours médicaux ; bref, le programme d'un candidat socialiste dans le quartier de Belleville. Tout cela est plutôt grotesque et ne m'émeut guère ; mais vous m'attaquez personnellement, avec une violence et une âpreté qu'il est de ma dignité de ne pas tolérer.

—...

— Ne protestez pas. Avant-hier, à l'heure où vous avez coutume d'exercer vos facultés oratoires, je suis venu dans la manutention, et, par la porte que la complicité de la première avait laissée entr'ouverte, j'ai pu me rendre compte du ton de vos diatribes.

Voulez-vous me permettre de vous rappeler — car je fus un excellent auditeur — quelques-unes de vos phrases ?

« Ainsi, mesdemoiselles, tandis que ployées en deux depuis huit heures du matin jusqu'à sept, souvent dix heures du soir, vous tirez péniblement l'aiguille, votre patron, lui, se promène tranquillement au Bois, aux courses, au foyer de l'Opéra. C'est lui, pourtant, qui gagne deux cent mille francs par an, réalisant sur le capital engagé des bénéfices de cent pour cent (Vous exagérez de plus de moitié, mais passons.) Que pensez-vous de ce Pactole se déversant dans les coffres de ce frelon, quand nous, les abeilles laborieuses de la ruche, les artisanes obscures et sacrifiées de sa richesse, nous recevons des salaires insuffisants à nous procurer le pain quotidien ? Comment jugez-vous cet homme qui se paie du luxe avec le fruit de nos veilles, qui a rétabli à notre dommage l'esclavage antique en l'aggravant, car le maître de jadis veillait à la santé de ses esclaves, qui constituaient une propriété, alors que le patron moderne se désintéresse de l'anémie ou de la tuberculose qui guettent ses ouvrières. Et cet homme, qui troque de l'or contre nos vies, possède-t-il des qualités techniques hors de pair ? Non ; c'est simplement un bailleur de fonds ; la dernière des petites mains a plus de goût que lui. Une première crée les modèles sensationnels qui maintiennent le renom de la maison ; des mannequins d'une plastique irréprochable les font valoir ; des premières, encore dirigent les essayages, la coupe, l'assemblage ; des manutentionnaires et des comptables tiennent les écritures. Eh bien ! mesdemoiselles, non content de nous exploiter, de ne nous laisser qu'une miette infinitésimale de ses gains, ce zéro ne se manifeste que pour exercer sur nos jeunesses le droit du seigneur. Il est plus immonde qu'un Turc polygame puisqu'il trouve le moyen d'avoir un sérail de trois cents femmes sans être obligé d'assurer leur existence ! »

Hein ! ai-je écouté fidèlement ? Tous mes compliments pour le sérail : c'est une trouvaille. Vous me prêtez une virilité qui me rend rêveur et qui a du reste produit un certain effet sur vos compagnes. Vous m'avez taillé une popularité d'un genre tout spécial, et même un tantinet gênante. Je ne puis plus passer dans les ateliers sans que les arpètes me lancent des œillades incendiaires.

— ...

— Je suppose bien que vous ne visiez pas à ce résultat Comme vous le dites en excellents termes, vos camarades ne sont pas encore mûres pour l'émancipation, et je crois qu'il passera de l'eau sous le Pont des Arts avant que votre idéal, « La Maison de couture aux midinettes », entre dans le domaine des possibilités.

—...

— Si les ouvrières s'entendaient ? Mais c'est là le nœud de la question. Un nouvel âge géologique, plusieurs même s'écouleront avant que les femmes puissent s'unir en vue d'une revendication d'utilité générale.

— ...

— Non, mademoiselle, vous vous trompez, vos théories égalitaires ne troublent nullement ma sérénité. Seulement, depuis que vous semez vos billevisées dans les cervelles de linotte qui vous entourent, il souffle un vent de paresse. C'est un bavardage continuel ; l'ouvrage s'en ressent, et à la fin de chaque semaine, je paie des heures inutiles. Je me vois obligé de vous donner vos huit jours.

— ...

— Pardon, ce n'est pas votre droit d'être indisciplinée.

— ...

— Ne le prenez pas sur ce ton, ma chère. Il suffirait d'un mot de moi pour que bien des portes vous fussent fermées.

— ..

— Inhumain ! Inhumain ! c'est bientôt dit. A qui la faute, après tout, si votre vieille mère va se trouver sans ressources ? Pourquoi me tenez-vous tête ? Pourquoi entreprenez-vous une lutte inégale ? Pourquoi n'observez-vous pas la déférence qui m'est due ? D'ailleurs, je vais écrire un mot à madame votre mère.

— ...

— Mais non je ne suis pas méchant, et je n'ai pas de raisons de vous en vouloir. Au contraire, il ne tenait qu'à vous de vivre en bons termes avec moi.

.. Voici les larmes, à présent. Je préfère cela, c'est plus féminin et c'est encore le meilleur moyen de m'attendrir.

Je ne sais rien refuser à une jolie fille qui pleure tandis qu'une virago qui fait des discours au pétrole et à la dynamite m'a toujours produit l'effet d'un monstre. Vous n'avez jamais réfléchi au ridicule qui s'attache, en France, aux conférencières, aux habituées de réunions publiques ? C'est ce ridicule-là que je ne vous pardonne pas. Si encore vous aviez quarante ans, les lèvres moustachues, des joues blettes et des pattes d'oie, peut-être trouverai-je acceptable que vous suiviez l'exemple des Louise Michel et des Maria Pognon. Mais à votre âge et avec votre physique c'est une faute de goût, un crime de lèse-beauté. Que diable ! quand on est gentille comme vous l'êtes, on ne perd pas son temps à étudier les gestes disgracieux de la sociologie. Voyons, vous n'auriez pas mieux aimé que nous soyons bons amis ?...

— ...

— Voilà le grand mot lâché : il aurait fallu passer sur ma chaise longue. Et après ? Qu'ont-elles à se plaindre, les péronnelles prétentieuses et bêtes que j'ai honorées de mes faveurs ? Ne les ai-je pas amplement dédommagées ? Elles n'avaient d'ailleurs plus rien à perdre, soyez-en convaincue...

— ...

— J'avoue ? Parbleu ! la belle affaire ! Il faut que vous soyez aveuglée par vos théories pour prendre au tragique des marivaudages sans importance ou des amours aussi peu consistantes que des bulles de savon. Ou plutôt je devine votre état d'âme. Vous êtes aigrie par des chagrins précoces, par des espoirs avortés.

— ...

— Si, je sais une partie de votre histoire. Vous avez été institutrice dans une famille à Passy, et l'on vous a congédiée parce qu'un roman s'ébauchait entre vous et le frère de votre élève. Les parents ont craint que ce jeune homme riche et titré ne s'éprît trop sérieusement de vos charmes, et ils ont préféré couper court à cette éclosion d'idylle. Mais vous, vous l'aimiez, et vous avez été frappée cruellement. Alors, n'est-ce pas, l'enchaîne-

ment de vos idées est facile à suivre. Frémissante et meurtrie, vous vous êtes révoltée contre les barrières établies, vous avez pensé que la société était mal faite, et pour vous fortifier dans votre opinion, pour étayer votre certitude d'arguments probants, vous avez lu au hasard tous les livres des misanthropes, des révolutionnaires, des mécontents de tous les siècles.

— ...

— Puis, comme il fallait un objet à votre tendresse, vous vous êtes passionnée pour vos peu intéressantes compagnes.

Cela prouve, d'ailleurs, que vous avez un cœur sensible et vaste et une intelligence d'élite. Vous avez toute mon estime et je suis désolé, croyez le bien, de toute la haine que vous me portez.

Tenez, vous êtes une petite sotte. Vous aviez tout pour me plaire et pour réussir ici, t vous gaspillez votre avenir.

— ...

— Ne sanglotez pas si fort. Vous me navrez. Asseyez-vous là, près de moi. Allons, Claire, remettez-vous ! Il est peut-être encore temps d'arranger ce malentendu. Réfléchissez un peu. Je vous laisse cinq minutes.

Pour achever de vous remonter, prenez cette coupe de champagne avec des biscuits. Je reviens tout à l'heure.

. . . . . .

— Eh bien ! Vous ne recommencerez plus, vos harangues ? Non. Alors je vous pardonne, et ne m'en veuillez pas de ce petit abatage.

Ne pleurez plus, maintenant. Tenez, voilà de la poudre de riz pour sécher vos paupières... Le poignée de main de la réconciliation ! Oh ! la jolie petite main effilée ! comme c'est dommage que vos doigts soient détériorés par des piqûres d'aiguille !

Je savais bien que nous étions faits pour nous entendre.

Comme vous êtes fine et distinguée !

— ...

— Non, mon enfant, je ne décerne de compliments qu'à celles qui le méritent.

Dites moi, voudriez vous être mannequin à sept francs cinquante ?

— ...

— Si, vous êtes bien prise, et de la taille de Jane Desroches qui est partie la semaine dernière. Vous rempliriez bien l'emploi. D'ailleurs, c'est facile de se rendre compte. Essayez la robe de bal de Mme de Mirador.

— ...

— Déshabillez-vous sans crainte, je ne regarde pas.

— ...

— Elle vous va divinement. On la croirait taillée pour vous. Dites-moi, c'est une révélation : cette poitrine, ces épaules, cette chair blanche. Voyez-vous, la petite cachotière. Pouvais-je deviner toutes ces splendeurs sous le corsage noir étriqué ? Une fausse maigre, quoi !

Regardez-vous dans la psyché. Vous êtes délicieuse.

— ...

— Quel cri ! Vous m'avez effrayé. Pour un malheureux baiser pris sur votre nuque ! Où allez-vous ? Vous n'êtes pas pressée. La jupe de Mme d'Ormonde ? Une autre la finira. Buvez cette autre coupe.

— ...

— Le champagne est de bonne marque et ne vous rendra pas malade.

. . . . . .

— Claire ! ma petite Claire ! Ne te débats pas ainsi et surtout pas tant de bruit. Tu vas causer du scandale qui se retournerait contre toi. Quelle contenance garderais-tu, à moitié nue, si on venait à tes appels ? Tu ne convaincrais personne de ton innocence. Pourquoi te refuser ? Je t'aime, je t'adore. Je suis sincère, je te le jure. Nulle autre femme ne m'a ému à ce point, personne n'a déchaîné mes sens de la sorte. Je t'aime, petite Claire. Songe à ton intérêt, à celui de ta vieille mère Tu es instruite, intelligente. Je vais te laisser mannequin pendant quelque temps, pour habituer tes collègues, et je te nomme ensuite première à cinq cents francs par mois.

Tu auras un piano, d'élégantes toilettes, un intérieur confortable. N'est-ce pas un crime d'enfermer un corps pareil dans des vêtements vulgaires au lieu de le vêtir d'étoffes précieuses artistement drapées ? ..

Tant pis si tu as des bleus, ce sera ta faute. Claire, donne-moi tes lèvres, ne serre pas les genoux. Je t'aime. Es-tu bête !.. Quel prix attaches-tu à cette fiction. La vertu, c'est un mot...

Ah ! enfin !...

***

C'est vrai, Claire, que tu remplaces Jane comme mannequin ? Et ça c'est bien passé avec le patron. Il ne t'a pas donné tes huit jours, alors ? Qu'as-tu donc à ne pas répondre ? Tu es rouge comme une tomate, tu as les cheveux ébouriffés, les yeux vagues.

Bien, bien, il n'y a plus de doutes. Ce n'était pas la peine de nous faire de la morale pour aboutir à sa chaise longue, comme les autres. Qu'est-ce qu'il a donc dans la peau, ce gros-là, pour que vous lui cédiez toutes ! Est-ce qu'il s'en est bien tiré, au moins ?

— ...

— Eh ! dites donc, là-bas, l'aristocrate de Pontoise, vous savez que moi aussi j'ai un béguin pour le patron. La prochaine fois qu'il vous appelle dans son cabinet, je vous crève les yeux avec mon épingle à chapeau si vous y restez plus de cinq minutes.

— C'est vrai qu'elle devient mannequin ? Si c'est pas honteux. Pourquoi faire tant de manières quand on est comme les autres.

— ...

— Claire où vas-tu ? Laisse-les dire. C'est la jalousie.

Mon Dieu ! Que fais-tu ! Au secours ! Au secours !

Mesdemoiselle, vite ! Oh ! la malheureuse !

. . . . . .

— Qu'est-ce que c'est que tout ce vacarme ?

— Monsieur, c'est Claire Sauvaget, des jupes, qui vient de se jeter par la fenêtre.

Jacques CONSTANT.

LES HUIT HEURES

Deux objections m'ont été présentées par des camarades au sujet de mon dernier article intitulé " Les Huit Heures ", paru dans le numéro du 7 juin de *l'anarchie*. Je crois intéressant, pour le plus grand profit de la libre discussion, de les soumettre ici à tous ceux qui se sont souciés d'étudier cette réforme :

1° Dans une industrie quelconque, la fabrication par grandes quantités diminue le prix de revient des frais généraux, toutes proportions gardées. Lorsque apparaît un produit nouveau dont il ne se vend, par exemple, que dix exemplaires par jour pour commencer, il se trouve que la dépense pour fabriquer ces dix exemplaires est presque aussi élevée que celle qui serait nécessitée pour en livrer beaucoup plus si l'on en trouvait la vente. Ainsi, pour ce qui concerne l'imprimerie, le travail de la composition n'est ni plus long ni plus pénible pour tirer dix affiches seulement que pour en tirer cinq mille. On peut couramment, de cette façon, vendre à deux sous des brochures qui, étant très demandées, permettent de risquer un fort tirage, alors que, s'il avait été plus restreint, le prix de revient de chaque exemplaire aurait été de plus du double. L'abaissement du tarif de la consommation dans ce cas ne nuit à personne ; l'ouvrier ne chôme pas plus qu'auparavant et son salaire reste le même. La modicité du prix de l'objet ne vient pas de ce que le producteur est payé moins cher mais de ce qu'il peut produire l'objet avec plus de facilité, c'est-à-dire en plus grande quantité sans augmentation de labeur. C'est ainsi que l'introduction dans l'industrie d'une machine nouvelle capable de donner avec un seul ouvrier ce qui était autrefois péniblement fourni par dix autres peut ne pas avoir quant au chômage toutes les fâcheuses conséquences que l'on pourrait imaginer. Avec l'abaissement du tarif né de la production plus facile, le produit peut se trouver à la portée des revenus de cent personnes qui prendront l'habitude de l'utiliser là où dix privilégiés seuls pouvaient autrefois se le procurer. Il n'y a, dans ce cas, pas une heure de chômage en plus et la paye du samedi n'est entamée d'aucune manière.

Ceci admis et la journée de huit heures étant établie, avec maintien de l'ancien salaire, refus des heures supplémentaires de travail et, par conséquent, embauche de la plupart des chômeurs, ne devient-il pas admissible que la consommation générale augmentera, tendant à réduire le prix d'achat des produits en proportion de ce que l'élévation des salaires aurait pu le faire augmenter ?

2° Il est des corporations dans lesquelles le travail est considéré comme heures de présence au cours desquelles le temps consacré à une besogne utile est le plus souvent très inférieur au temps de présence exigé par le patron. C'est le cas des coiffeurs et des employés de magasin. Si leurs patrons les gardent très tard et souvent les dimanches et fêtes, ce n'est point, en général, à cause de l'affluence de la besogne mais pour ne point laisser échapper des clients désireux de se faire servir à toute heure et qui échoieraient aux magasins concurrents restés ouverts si l'initiative de fermer plus tôt n'était point adoptée à l'unanimité.

Si tous ces patrons, sans exception, étaient contraints par leurs employés à n'ouvrir qu huit heures, leur chiffre de recette ne diminuerait pas ; les clients seraient seulement obligés de se faire servir dans un délai plus restreint Les employés auraient donc plus de loisirs et les tarifs de la production et de la consommation ne subiraient aucune atteinte.

La règle formulée dans la première objection est exacte mais je pense qu'elle ne peut, dans ses rapports avec la journée de huit heures, modifier en rien ce que j'avais établi dans mon précédent article. En effet, le mouvement se présente ainsi : 1° Etablissement des huit heures sans supplément de travail et avec maintien de l'ancien salaire ; 2° Embauche par les patrons, pour obtenir la même quantité de produits qu'auparavant, d'ouvriers supplémentaires représentant par leur nombre un cinquième au moins du personnel occupé déjà ; 3° Augmentation correspondante pour les patrons des frais généraux de local, outillage et main-d'œuvre ; 4° Augmentation correspondante par les patrons, pour maintenir leurs anciens bénéfices, du prix de vente des objets fabriqués ; 5° les ouvriers, en achetant, pour les besoins de leur existence, ces produits fabriqués par eux tous, sont contraints de rendre aux patrons, comme consommateurs, exactement ce qu'ils leur avaient tout d'abord procuré de déficit par l'augmentation des frais généraux. Conclusion : la paye du personnel supplémentaire et les frais de locaux et outillage mis à sa disposition se trouvent à la charge du personnel primitivement occupé. Ce dernier, quel que soit le montant de son salaire, ne peut donc se procurer avec lui qu'une somme d'avantages matériels inférieure encore à celle qu'il aurait obtenue autrefois en huit heures avec le maintien des anciens tarifs.

C'est à ce moment seulement que serait susceptible d'intervenir un facteur nouveau : diminution du prix de revient des produits — ou plutôt d'un certain nombre de produits ! — par l'augmentation de la consommation. Or ce phénomène ne pourra avoir lieu, pour cette raison bien simple : c'est que le nombre des consommateurs n'aura augmenté que grâce à la diminution de la puissance de consommation de ceux qui, autrefois, se procuraient par leur travail le nécessaire, au profit de ceux qui, sans emploi régulier, ne se le procuraient même pas. La consommation ne sera pas augmentée mais répartie entre un nombre plus grand d'individus.

Il a été suffisamment montré déjà que ce qui serait donné ainsi à chacun serait trop insuffisant pour que ce régime puisse durer. La nécessité de faire des heures supplémentaires anéantirait tous les résultats de la réforme.

Seule la seconde objection me parait valable, mais elle constitue pour quelques corporations une exception qui ne détruit point la règle que devra subir l'immense majorité des travailleurs.

Jean MARESTAN.

(4)

LA SCIENCE contre la Démocratie

Il est vrai que cette mortalité plus grande des classes déshéritées est compensée par une plus grande natalité. D'une manière générale les pauvres produisent plus d'enfants que les riches. Mais pour le développement physique et mental de ces enfants, pour la mise en valeur de leurs qualités natives, comment le terrain est-il préparé ? et quelle sorte de « puéri culture » institue ici l'organisation sociale ? Avant sa naissance même, par le seul fait que sa mère est d'ordinaire astreinte au travail jusqu'à ses couches, l'enfant n'est-il pas déjà inférieur à ce qu'il aurait pu être ?

D'après les observations du Dr Pinard, le poids de l'enfant d'une femme qui s'est reposée deux à trois mois est supérieur d'au moins 300 grammes à celui de l'enfant d'une femme qui a travaillé debout jusqu'à l'accouchement. C'est pourquoi ceux qui sont soucieux de l'avenir de la race demandent aujourd'hui des mesures protectrices de la femme enceinte : l'infériorité économique est capable de vicier la vie jusque dans ses origines. Trop souvent, en tout cas, l'enfant une fois né, cette même infériorité pèsera lourdement sur ses épaules, et travaillera à enrayer son développement.

On se souvient de l'émotion qui saisit l'opinion anglaise et décida du vote des *factory acts* en 1833, lorsqu'on découvrit qu'il y avait des enfants de 5 ans condamnés à travailler 12 heures par jour dans des mines mal aérées et pleines d'eau en compagnie de malfaiteurs qui les maltraitaient ; qu'il y avait des filles attelées à des wagonnets de houille, et les traînant dans des galeries trop basses pour qu'on pût s'y tenir debout. Et certes toutes les législations modernes sont aujourd'hui d'accord pour interdire de pareils abus, qui tuent lentement l'homme avant même qu'il soit formé. Mais qu'n'avouerait qu'elles ont encore sur ce point beaucoup, presque tout à conquérir ? La défense de l'enfant s'organise à peine. En attendant, faute d'air et de lumière, on ne peut pas dire combien de plantes s'étiolent, qui auraient porté les meilleurs fruits. Et ainsi la société laisse perdre bien des forces que lui tendait la nature. Et ainsi la situation faite aux classes inférieures qui doivent, d'après nos anthroposociologues eux-mêmes, fournir aux classes supérieures les éléments nécessaires à leur renouvellement, porte préjudice à tout l'ensemble.

Et qu'on ne dise pas que, pour ce renouvellement nécessaire, on n'a jamais compté sur le prolétariat des villes, fatalement condamné à la dégradation physique et morale, mais bien sur les classes rurales, seules robustes et saines. Car pour monter vers les fonctions dirigeantes, il faut que les ruraux commencent par se faire citadins. Or ce n'est pas d'ordinaire du premier coup que les races nouvelles-venues dans la ville gagnent les hautes sphères de la société : le jour de leur incorporation est rarement aussi le jour de leur ascension. C'est dans les étages inférieurs de l'agglomération urbaine que le paysan vient prendre sa place. Stage dangereux, et qui risque de faner les qualités qu'il importe : si la classe rurale est l'eau vive et fraîche qui doit régénérer les classes supérieures, ne va-t-elle pas se contaminer à séjourner dans ces canaux malsains ?

Dira-t-on encore que cette organisation a tout au moins le mérite d'être un puissant instrument de sélection ? et que plus le milieu inférieur est délétère pour le corps et pour l'esprit, plus on sera sûr qu'ils sont forts et vraiment dignes d'en sortir, ceux qui l'auront traversé sans défaillir ? Admettons que l'argument vaille pour les supériorités physiques ; il est du moins, en ce qui concerne les supériorités mentales singulièrement sujet à caution.

L'industrie demande au prolétariat ce qu'il peut donner de temps et de forces. Qu'après cela, faute de temps et faute de forces nombre d'intelligences restent atrophiées au sein du prolétariat, qui auraient pu s'épanouir utilement c'est ce dont elle n'a pas le loisir de s'occuper : « Marche ! Marche ! » En ce sens la sélection industrielle est sans doute aussi sourde et aussi aveugle que la sélection guerrière Pour être moins « glorieuse » la guerre économique n'est pas moins meurtrière que l'autre. La machine aussi fauche bien des talents, ou plutôt les broie dans leur germe. Taillée pour la meilleure production des choses, elle ne l'est nullement pour la meilleure production des personnes.

Si du moins ceux qui survivent à cette lutte et résistent à cette vie étaient en effet utilisés suivant les facultés qu'ils auraient montrées pour le plus grand bien de l'ensemble ! Les éléments « eugéniques » des classes inférieures devraient être appelés à régénérer l'élite dirigeante et à exercer à leur tour les fonctions directrices. Mais qui ne sait qu'ici encore la quantité de choses possédées, bien plutôt que les qualités manifestées par l'individu, décident de son ascension ? On nous fait espérer qu'il sortira une « aristocratie sociale » vraiment égale à sa charge, du mariage du fils de l'ouvrier avec la fille des hautes classes. Mais, quelles que soient ses qualités de race, le fils de l'ouvrier ne saurait prétendre à un pareil mariage s'il n'a déjà conquis une situation suffisamment « noble ». Or de pareilles situations se laissent difficilement conquérir par qui ne dispose pas préalablement d'une certaine puissance économique.

Et sans doute chacun connaît d'incroyables histoires de « parvenus ». On se plait à nommer tel ou tel millionnaire, qui débarqua jadis à Paris « avec trente sous dans sa poche » : Cela ne prouve-t-il pas que le moindre ouvrier a le sceptre capitaliste au fond de sa besace ? En réalité la règle générale est que l'accès aux hautes fonctions directrices du commerce et de l'industrie est quasi impossible sans mise de fonds. Une mise de fonds est encore nécessaire pour l'accès aux carrières libérales. Pour s'y préparer il faut de l'argent ou tout au moins du temps — qui est encore de l'argent.

Enfant, adolescent, jeune homme, celui qui s'instruit ne cesse de consommer et ne commence pas à produire Il faut pour qu'il puisse s'élever que sa famille soit déjà quelque peu privilégiée : pour qu'il devienne dirigeant, il faut qu'elle soit déjà possédante. K. Bücher protestait donc avec raison contre l'opinion de Schmoller, d'après laquelle il semblait qu'au prix des différences d'aptitudes, résultant elles-mêmes d'hérédités diverses, les différences de rang et de fortune fussent de peu de poids dans la détermination des vocations. Le contraire est plus vraisemblable.

Le père qui se demande vers quelle profession il orientera son fils, consulte moins les forces de l'enfant que les ressources de la famille. Il n'est donc pas vrai que tous les citoyens soient « également admissibles à toutes dignités » sans distinction autre que « celle de leurs vertus et de leurs talents » ; ou du moins cela n'est vrai qu'en théorie. Dans la pratique, les distinctions économiques pèsent sur les autres. Et ainsi la disproportion des conditions peut rendre illusoire l'égalité des droits.

Mais protester contre les excès de cette disproportion, demander aide et protection pour le déshérité, n'est-ce pas tendre à supprimer dans la société la lutte, condition de cette sélection qu'on nous montrait tout à l'heure indispensable au progrès ? Le mouvement démocratique ne serait-il donc autre chose qu'une conspiration des faibles contre la concurrence.

C. BOUGLE.

(à suivre)

Venez discuter aux
Causeries Populaires

Demandez partout
L'ANARCHIE
Qui paraît tous les Jeudis

L'HOME ET LA FAME

Au camarade Henri Richard.

Ce que vous dites pour la fame pourait dans presque tous les cas s'apliquer à l'home.

Est-ce que l'instrucsion que l'home reçoit tend à développer son individualité? Est-ce que depuis l'école jusqu'à la cazerne, en passant par l'abrutissoir familial et l'atelier, tout n'est pas mis en euvre pour niveler le cerveau, pour lui enlever ses dézirs de savoir, ses iniciatives, ses vouloirs?

En quoi l'home est-il plus intéressant que la fame?

Est-ce parce qu'il mène une vie plus à l'écart du foyer, qu'il va au cabaret, dans les réunions publiques, jouer aus courses, etc,

Le jeune home à qui l'on demande moins de conptes qu'à la jeune fille sur l'enploi de son temps au dehors, sait-il profiter pour s'instruire de la demi liberté dont il jouit?

Essaie-t-il de faire siène par l'idée et les aspiracions comunes la compagne choizie?

En dehors des jouissances sexuèles, qui peut les faire vibrer ensenble?

La fame a l'amour du luxe et de la frivolité, dites-vous. Hélas oui, quand èle ne tonbe pas dans l'ecsès contraire, c'est à dire quand surmenée par les diverses ocupacions qui lui inconbent, (ménaje, soins à doner aus enfants, quelquefois travail au dehors) èle ne se laisse pas aler à un état de saleté répugnant.

La coquèterie de la fame vient de son dézir de plaire à l'home. — Très peu de fames savent être coquètes pour èles-mêmes —

La coquèterie de l'home vient de son dézir de plaire à la fame.

Sur ce point les individus des deus sexes se ressenblent.

Ayant pris l'habitude de se jujer et de s'aprécier sur des aparences, il s'ajit pour ceus qui veulent plaire que ces aparences soient toujours brillantes, et le neud de cravate de l'home ou la coupe de son pantalon, n'ont pas moins d'inportance que la jupe à volants de la fame ou ses bijoux de pacotille.

La fame devant être mère, ne peut se dézintéresser de l'éducacion de l'enfant, dites-vous.

Certes, c'est bien mon avis, et jusqu'ici on n'a rien fait pour lui aprendre à bien remplir ce rôle. Mais l'home y est-il plus apte?

Si la mère a une grande part dans l'éducacion de ses enfants, le père doit-il y rester étranger? Si la mère aprend à l'enfant des prières et l'histoire du « petit Jézus », l'homme en rentrant le soir n'est-il pas fier de conter à l'enfant les beautés du service militaire, et ne lui enseigne-t-il pas l'amour de la patrie, les chansons guérières, le respect au drapeau, etc.

Et tous deus ne sont-ils pas d'acord lorsqu'il s'ajit de faire un cadeau à l'enfant pour aler lui acheter un costume de soldat avec fuzil et sabre, ou des soldats de plomb et des canons en miniature?

Ma réponse n'est pas une critique de votre article, camarade, mais la constatation qu'homes et fames ne sont pas plus intéressants les uns que les autres. Si les homes savent prendre plus de libertés, ils ont autant de préjujés, et tel qui a une vie débauchée, parle rien moins que de tuer sa seur ou sa fille s'il aprend qu'èle a un amant sans avoir attendu pour aimer la permission de sa famille, du maire et du curé.

La tâche des anarchistes homes et fames est immense. Qu'ils entrent dans la lutte, mais avant qu'ils prènent garde de bien secouer tous leurs préjujés.

Il ne sufit pas d'expozer nos téories à ceus que nous considérons come des abrutis, il faut être capable de les vivre.

Armandine MAHÉ.

(Ortografe sinplifiée.)

LA FAILLITE DE L'EGLISE

L'échec politique du parti clérical aux dernières élections semble avoir troublé la vue de certains camarades qui proclament sérieusement la faillite de l'Eglise. Dans leur emballement, ces camarades ne s'occupent que de la forme politique du cléricalisme et perdent de vue le fond des idées religieuses qui enchaînent pourtant encore les masses, y compris les partis dits avancés.

Assurément l'Eglise n'a plus rien à craindre des arrivistes radicaux et socialistes maintenant que ceux ci sont enfin maîtres absolus du pouvoir. Les prêtres, soumis à la loi, continueront en toute sécurité à maintenir au-dessus des foules leur odieuse mission d'abrutissement et d'esclavage si profitable aux dirigeants, tandis que des lois scélérates continueront d'être appliquées aux travailleurs qui osent « revendiquer leurs droits ».

Il suffit de discuter une fois avec quelques rouges socialistes pour rencontrer chez le plus grand nombre tous les préjugés religieux, et chez tous, l'habitude des procédés jésuitiques.

Quant aux politiciens roublards qui suppriment avec fracas la religion divine de leur programme, ils la remplacent par d'autres cultes aussi abrutissants, tels que ceux de Patrie, de République, d'Honneur, de Lois, etc. Religions mystiques et religions laïques se valent, elles font également obstacle à la solution du problème social.

Par leur complaisance équivoque pour les candidats de ces *partis avancés*, nos camarades les aident consciemment ou inconsciemment à maintenir le peuple dans l'abrutissement. La subtitution des préjugés laïques aux croyances religieuses n'est pas une évolution progressive, c'est un piétinement sur place. Il faut laisser les soi-disant réformes pour ce qu'elles valent. Il ne faut pas entrer dans les querelles des côteries gouvernementales ou cléricales. Que ces gens lavent leur linge sale entre eux.

Faisons comprendre simplement aux prolétaires désabusés qu'ils ne doivent compter que sur leur cohésion et leur propre valeur pour accomplir leur affranchissement, et non sur aucune côterie gouvernementale dont ils seront toujours les dupes. Alors seulement, — gouvernements et églises étant dans le même sac — nous verrons disparaître les Eglises et toutes nos souffrances dont elles sont les causes primordiales.

Ch. REINERT.

Villégiature Anarchiste

Et, cette fois ci, c'est bien sérieusement que nous causons. Il est un coin de terre où nous pouvons villégiaturer au milieu de camarades.

Il y a un an, Brunia nous avait présenté l'idée de la « Plage Libertaire ». Grâce à une somme quotidienne — deux francs par jour — des camarades pouvaient venir passer huit, dix, quinze jours, un mois s'ils le voulaient, dans un milieu sympathique, au bord de la mer.

J'étais fort malade, mais le journal qui commençait demandait tous nos efforts ; c'est alors qu'intervint un ami qui retint pour lui l'effort pécuniaire. Je fus donc à Châtelaillon. Je connus la Plage Libertaire.

Dans cette sorte d'association il y a un chef, un chef cuisinier. Le maître coq, c'est Brunia en personne. Ah ! l'homme expert en cuisine. On se pourlèche les babines après avoir tâté de son fricot.

Mais qu'est cela auprès de la tranquillité, de la camaraderie, de la bonhomie du milieu ! Pendant quinze jours, on peut se reposer de la vie extérieure. On ignore les autres hommes.

Ce Brunia a l'art d'écarter les idiots ou les importuns et c'est un vrai milieu de camarades qu'il réussit à former.

Cette année, il recommencera. Disons le vite, il y a chez lui le désir de faire du travail anarchiste, car l'année dernière il ne s'en est pas sorti, au point de vue pécuniaire. Cette année, les camarades iront en plus grand nombre, afin qu'il puisse rentrer dans ses frais et recommencer encore l'autre année.

Les camarades qui ont l'intention de passer quinze jours à la mer, à la Plage Libertaire, écriront, DÈS MAINTENANT, à Brunia, à Châtelaillon (Charente Inférieure), retiendront leur place, le préviendront afin qu'il puisse faire des provisions à l'avance et par conséquent dans les meilleures conditions possible.

Je ne sais si j'aurai le plaisir de descendre par là-bas, cette année, mais ce dont je suis sûr, c'est que les Causeries y seront joliment bien représentées et qu'il n'y aurait rien d'étonnant de voir naître et grandir, florissantes, les Causeries Populaires de Châtelaillon.

Bonne chance à ceux qui ont de l'initiative.

Albert LIBERTAD.

P.-S. — Nous voulions former une association pour les camarades parisiens dans le but d'aller collectivement à la mer. Nous n'avons pu réussir cette année. Dans chaque ville, si plusieurs camarades voulaient venir à la plage, ils pourraient se préoccuper de prendre des billets collectifs. En tout cas ils doivent toujours s'informer des billets dits de bains de mer, qui sont d'un tarif fort réduit.

P.-S. du P.-S. — Pour les camarades parisiens, je crois que nous allons pouvoir réussir à former l'association. Nous donnerons des explications la semaine prochaine. Mais dès maintenant on peut s'adresser à nous. Les premiers départs peuvent avoir lieu aux premiers jours de juillet. A. L.

Revue des Journaux

Les Temps Nouveaux.

Une impasse de Jean Grave vient jeter la pensée du journal sur l'affaire de Madrid On peut regretter qu'un *à suivre* interrompe un article d'une telle actualité. Jean Grave y développe les mêmes pensées que A. Mahé.

Pierre Monatte, enfin en liberté, montre tout le ridicule de l'accusation de *complot*. Il n'a pas été interrogé pendant la durée de son incarcération, ou plutôt une seule fois, mais en l'exigeant. Il présente Clemence au jouet, à son tour, de l'administration.

Luigi Fabbri donne dans *l'Avanti*, un article que reproduisent les T. N., *Attentats, Bombes et Complots*. Ce n'est pas qu'en France que les gouvernants se voient obligés de fabriquer des complots de toutes pièces afin de provoquer une réaction salutaire à leur crapulerie. Les fameuses bombes d'Ancone qu'on trouve à la douzaine dans une arrière-boutique de barbier sont, tout simplement, des engins de pêche.

Le Libertaire.

M. F. donne du pied au cul au Lapuya de la *Raison*. Tel maître, tel valet. Le bonhomme n'a pas attendu à aujourd'hui pour commencer ses vilenies. Il n'y a pas pire jésuites que les rouges.

Il était un moyen, Georges Alombre, de ne pas faire parler les socialistes et de ne pas susciter leurs *risettes* si *intéressées* soient-elles; il était simple. C'était de ne pas gueuletonner avec eux. Le ventre à table et le verre plein, on se sent détendre. Et la perspective d'une table toujours pleine donne facilement l'idée de se dévouer à l'émancipation des travailleurs, si C. G. T. soit-on. Laissons pisser le mouton...

Jules Guesde devient prophète et Ursus nous parlant de ses prédictions les épluche soigneusement. Il craint, et tout porte à le croire, qu'il ne restera que les pelures et que les fruits si savoureux des paroles du monsieur s'en ira au vent. En 1910, si nous n'avons mi les pieds dans le plat, nous serons Gros Jean, comme devant. **LE LISEUR**

Trois Mots aux Amis.

TRICOCHARD. — Oui, c'est bien du bonhomme. On avertira pour les placards.

J. ASSOMME. — Passe donc nous voir.

AUX CAMARADES. — Paul 71, rue des Prés Chevaux, Suresnes, vend ses livres. Avis à ceux que cela peut intéresser.

H. LAUSSINOTE. — L'Avenir Social, 42, rue de la Pelouse, à Neuilly-Plaisance (S et O).

CE QU'ON PEUT LIRE

M. Nettlau. — *La Solidarité et la Responsabilité dans la lutte ouvrière* : br. à **0.10.**

Pierre Kropotkine. — *Aux Jeunes Gens ; Anarchie et Communisme ; Morale anarchiste ; Organisation de la Vindicte* : br. à **0.10.** — *Les Temps nouveaux* : br. à **0.25.** — *Autour d'une vie ; Conquête du Pain* : vol. à **2.75.**

Paraf-Javal. — *L'Absurdité de la politique* : br. à **0.05.** — *Libre Examen* : br. à **0.25.** — *La Substance universelle* : vol. à **1.25.** *Les deux haricots*, image p. enfants : **0.10.** — *L'absurdité des soi-disant libres-penseurs.* **0.10.**

Jean Grave. — *Organisation, Initiative, Cohésion ; La Panacée-Révolution ; Le Machinisme ; Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire ; Colonisation* : br. à **0.10.** — *La Société future ; L'Individu et la Société ; Les Aventures de Nono* : vol. à **2.75.**

Ch. Malato. — *La philosophie de l'anarchie ; De la Commune à l'anarchie ; Les Joyeusetés de l'exil* : vol. à **2.75.**

Elisée Reclus. — *A mon frère le paysan* : br. à **0.05.** — *L'Anarchie et l'Eglise* : **0.10.** — *Evolution et Révolution*, vol. à **2.75.**

Elie Reclus. — *Les Primitifs* : vol. à **4** fr. — *Les Primitifs d'Australie*, vol. à **3** fr.

A. Dal. — *Les Documents socialistes*, avec préface de **Ch. Malato** : br. à **0.30.**

Georges Etiévant. — *Déclarations ; Légitimation des actes de révolte* : br. à **0.10.**

René Chaughi. — *Immoralité du mariage ; La Femme esclave* : br à **0.10.**

Domela Nieuwenhuis. — *Le Militarisme ; Education libertaire* : br. à **0.10.**

P. Robin. — *Les propos d'une fille*, b. à **0.10.**

Charles Albert. — *Guerre, Patrie, Caserne* : br. à **0.10.** — *Aux anarchistes qui s'ignorent* : br. à **0.05.**

André Girard. — *Anarchie* : br. à **0.05.**

Ligue de la Régénération. — *Moyens de limiter les grandes familles* : br. à **0.30.** — *Plus d'Avortements* : br. à **0.50.** — *Socialisme et Malthusianisme*, br. à **0.60**

S. Faure. — *Les crimes de « Dieu »* br. à **0.15.** — *La Douleur Universelle*, vol. à **2.75.**

Hymne à l'anarchie, chant révolutionnaire : **0.10**

Les frais d'envoi sont évidemment en plus.

Voilà que vient de paraître de notre ami

Avec couverture illustrée en couleurs par P.-J.

Prise à *l'anarchie*, nous pouvons laisser cette brochure aux camarades à *1 fr.* Nous pouvons la leur faire parvenir par la poste pour *1 fr. 10*

Si dans le même endroit plusieurs copains la désiraient, qu'ils s'entendent pour nous faire parvenir un mandat-poste afin de nous éviter les pertes d'échange.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Causeries Populaires du XVIIIe, 22, rue de la Barre. — Lundi 25 juin, à 8 h. 1/2, *L'électricité et l'anarchie.* Lecture d'une étude de Daniel Berthelot et commentaires.

Causeries Populaires du XIe, 5, cité d'Angoulême. (66, rue d'Angoulême) — Mercredi 27 juin, à 8 h. 1/2, Causerie sur *la Propriété.* Lecture de la brochure de Paraf Javal, et discussion par tous.

Conférence Paraf-Javal. — Samedi 23 juin à 8 h. 1/2, 38, rue de l'Eglise (XVe arrt) Causerie publique et contradictoire sur : *les faux droits de l'homme et le : vrais - L'absurdité des principes sociaux actuels - Les principes d'une société raisonnable - La morale scientifique.* Ent. 0.30 Métro Commerce.

Groupe libertaire espérantiste (*Grupo liberacana espérantisto*). — Lundi 25 juin à 8 h. 1/2 ,45 rue de Saintonge, Cours d'espéranto. Enseignement mutuel et permanent.

Causeries Populaires du XIVe. Restaurant Coopératif La Solidarité, 33, rue Guersant. — Jeudi 21 Juin à 8 h. 1/2, Causerie par A. Libertad sur : *Le travail antisocial.*

L'imprimerie anarchiste. — Les camarades qui, la plupart du temps, sont aux prises avec de grandes difficultés pour l'impression de leurs affiches, manifestes, brochures, etc. etc. et qui s'intéressent à la fondation d'une imprimerie anarchiste, se rendront chez Lorulot, 5, rue de Nevers au 4e, le dimanche 24, à 2 h. exactes. Promenade, organisation d'une tombola.

AUX CAMARADES

Nous pensons qu'il serait utile de lancer, à l'occasion de la fête nationale, des placards montrant toute l'absurdité du 14 Juillet Que les camarades qui trouvent l'idée bonne le disent et indiquent la quantité qu'ils prendraient afin de pouvoir fixer le tirage.

Le prix serait de 0,50 à 0,60 le 100 franco de port. *Répondez par courrier.*

Composée par des camarades.

La Gérante : A. MAHÉ.

Imp. des *Causeries Populaires*, ARMANDINE MAHÉ